Document generated on 06/01/2025 8:32 a.m.

Liaison

« Nous espérons que notre père aura les mamelles remplies de lait »
Métaphore amérindienne sur la boisson

Peter Halford

Number 94, 1997

« Inventer l'ivresse de la création »

URI: https://id.erudit.org/iderudit/41939ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Halford, P. (1997). « Nous espérons que notre père aura les mamelles remplies de lait » : métaphore amérindienne sur la boisson. *Liaison*, (94), 12–12.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Peter Halford

«Nous espérons que notre père aura les mamelles remplies de lait»

métaphore amérindienne sur la boisson

On n'apprécie pas toujours combien les langues amérindiennes ont enrichi les langues européennes à l'arrivée de celles-ci dans le nouveau monde. Certes, des mots comme achigan, atoca, babiche, carcajou, ouaouaron et manitou sont perçus comme des emprunts mais combien d'autres – tels canot, patate et tomate – s'emploient quotidiennement sans qu'on songe à leur origine? Par ailleurs, ce n'est pas que des mots discrets que les autochtones contribuent aux langues européennes: la plupart de ces dernières emploient des façons de parler figurées d'origine amérindienne, des métaphores de la sorte de lever, enterrer la hache «faire la guerre, cesser de la faire»; fumer le calumet de la paix «restaurer l'harmonie» ou robe noire «prêtre». Parmi ces métaphores, l'une des favorites des romanciers et cinéastes dans leur présentation du bon sauvage est eau-de-feu ou «firewater» pour «eau-de-vie». Les autorités, entre autres le Dictionary of Canadianisms on Historical Principles, font remonter la désignation à une traduction, attestée depuis 1757, de l'algonquin «scut ta wop pou». En fait, selon les écrits des explorateurs et missionnaires, les aborigènes désignaient le plus souvent ce fléau par des termes bien plus chaleureuses que «le liquide qui brûle».

Quand le père Pierre Philippe Potier s.j., missionnaire chez les Hurons de l'île aux Bois-Blancs arrive au Détroit en 1744, il apprend que les Outaouais appellent l'eau-de-vie «grand-mère» et que caresser sa grand-mère veut dire «boire de l'eau-de-vie» (Halford, 269; Toupin, 282). La désignation métaphorique vivait toujours au Québec en 1930, et la locution embrasser sa grand-mère «prendre un verre», ainsi que d'autres de ce genre, avait cours selon les sources de cette époque (Glossaire, 379b).

Chez d'autres nations amérindiennes, la désignation usuelle (et bien plus largement répandue) de l'eau-de-vie était «lait» : les autochtones de Caterakoui redoublaient la métaphore en accueillant le nouveau missionnaire Potier, qui était en route vers le Détroit en 1744: selon cette source, le mot d'accueil était «Nous espérons que notre pere aura Les mammelles remplies de lait», c'est-à-dire nous donnera bien de l'eau-de-vie (Halford, 50, 277; Toupin, 282). En 1770-1771, dans la vallée du Mississipi, Nicolas Bossu relève «lait des François» au même sens (McD, 92). La métaphore, traduite en français, ne tarderait pas à se faire accueillir en anglais.

Deux ans après la Conquête, en 1761, Alexander Henry I (45) enregistre à Michilimackinac «English milk» au sens de «rhum», traduction anglaise, sans aucun doute d'une désignation soit française, soit de langue amérindienne. Le commerçant indique que les autochtones comparaient les deux «laits», c'est-à-dire l'eau-de-vie des Canadiens et le rhum des Britanniques. Plus tard, en 1775, ce même chroniqueur signale que dans le Nord-Ouest, «milk» est la désignation usuelle de rhum: «... rum, which they uniformly denominate milk» (v. a. DiCan, 240a, English milk; 477a, milk et 509b, new milk). Une trentaine d'années plus tard, en 1803, William Clark, explorateur renommé aux États-Unis, note dans son journal de voyage «white man's milk» au sens de «eau-de-vie» (Drou, 71). Ces désignations sont maintenant désuètes mais, étant donné de telles citations, il est clair que «eau-de-feu» ou «firewater», la métaphore presqu'universellement acceptée, attestée depuis 1757 comme calque de l'algonquin «scut ta wop pou» (DCan, 259a), était d'un usage bien plus limité que «lait» et «milk».

Originaire du comté d'Essex, Peter Halford est diplômé de la University of Windsor et de l'Université des sciences humaines de Strasbourg. Ses recherches et publications portent sur l'histoire bientôt tricentenaire du vocabulaire français de la région de Détroit, surtout les archaïsmes et les régionalismes qu'on y retrouve. Il est professeur de langue et linguistique au Département de français de la University of Windsor.